

AUTOPSIE D'UNE DICTATURE

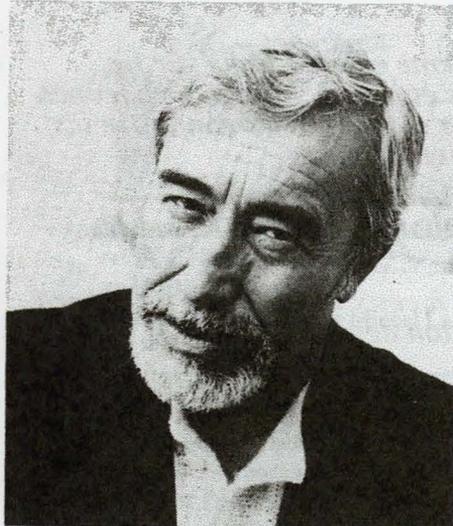
Avec un roman policier qui se déroule au cœur de la dictature salazariste, José Cardoso Pires fouille l'inconscient de tout un peuple.

Ballade de la Plage aux Chiens, José Cardoso Pires. Traduit du portugais par Michel Laban. Gallimard, 95 F.

La peur, une forme dramatique, une limite de solitude ». Le dernier roman de José Cardoso Pires, qui vient d'être publié chez Gallimard, est avant tout une réflexion sur la terreur, une terreur collective inspirée par le pouvoir et ses appareils répressifs du temps de la dictature de Salazar, au cours des années 60. Terreur intériorisée par les individus au plus profond d'eux-mêmes, y compris et surtout, par ceux qui tentent de s'opposer par tous les moyens à la perpétuation de la dictature. « Le bourreau est un bon bourreau quand ce n'est pas lui qui pend les victimes mais quand les victimes se pendent entre elles et s'entretuent », confie José Cardoso Pires.

La soixantaine, les yeux pétillants, pleins de malice, il s'indigne, à propos de l'« affaire Waldheim », du manque de mémoire des peuples, de cette sorte d'amnésie collective vis-à-vis des dictatures du passé. C'est pourquoi il se penche sur le régime salazariste dans la *Ballade de la Plage aux Chiens*. Une *Ballade* qui commence précisément par un rapport d'autopsie : celui d'un cadavre criblé de balles, à moitié déchiqueté par les chiens, découvert sur une plage déserte située à quelques kilomètres de Lisbonne, le 4 avril 1960. Ce cadavre, c'est celui du major Dantas Castro, impliqué dans une tentative de soulèvement militaire, qui s'évada avec deux de ses compagnons de la prison où il était enfermé, grâce à la complicité de son amante, Mena. Basé sur un fait divers qui provoqua à l'époque une grande émotion, par ses implications politiques, le récit prend alors des allures de roman policier.

L'enquête est confiée au chef de brigade Elias Santana, de la Police Judiciaire. Curieux flic, plein d'humour, créé de toutes pièces par l'auteur, pour lequel celui-ci semble éprouver une certaine sympathie. Cardoso Pires s'en défend avec vigueur. « Je pense, au contraire, que c'est



José Cardoso Pires.

le type que je déteste. C'est un policier et un voyeur. Il faut croire qu'il y a des professions qui sont toujours pathologiques. Les policiers sont tous pathologiques. Le meilleur policier en général, c'est celui qui est le plus proche du criminel, c'est-à-dire le type qui connaît si bien le criminel qu'il partage sa vie, mais qui fait le jeu contraire. Si vous êtes un policier, il vous faut être un demi-criminel ». Toujours est-il que l'allure et les méthodes du chef de brigade imaginé par Cardoso Pires ne cadrent pas forcément avec l'idée qu'on pourrait se faire du parfait policier de la dictature. Ainsi ses sentences, qui résonnent comme un calembour : « L'ombre du corps passe, l'ombre de la pisse reste. Pas un seul cabot n'a réussi jusqu'à présent à échapper à l'ombre de sa pisse ». Mythomane, jouant constamment avec un ongle gigantesque, « ce furet commis aux écritures passe pour persona non explicita aux yeux de l'Institution ». Sur fond de guerre des polices entre la Police Politique (la PIDE, de sinistre mémoire) et la PJ, Elias Chef (alias « Fosses », à cause de sa vocation, forgée ou innée, on ne sait plus très bien, pour les cadavres) comprend dès le début de l'enquête ce qui s'est passé. « J'ai compris tellement bien le crime que je serais capable de le commettre dans les mêmes circonstances », explique José Cardoso Pires.

A l'enquête policière, viennent se superposer deux plans complémentaires et parallèles : d'un côté le face-à-face, dans une cellule des locaux de la PJ, du chef de brigade Elias Santana et de Mena, l'amie du major, de l'autre un hallucinant huis-clos où se trouvent enfermés tous les protagonistes du drame : le major Dantas C, l'architecte Fontenova, idéaliste et honnête, le caporal Barroca, simple sous-fifre abasourdi par une situation qui le dépasse, et Mena, encore. Mena, objet de fascination et de désir, véritable animal sexuel qui fait sombrer dans la folie les hommes qui l'approchent. « Une femme comme Mena est une évidence pour n'importe quel homme. Une pareille surprise n'arrive pas tous les jours. Cela exige un pedigree, des yeux tirant sur le vert, des cheveux noirs. On n'obtient ce genre de natures racées que par un croisement de haute compétition. C'est précisément ce qui manque à nos Portugaises, courtes sur pattes et méfiantes comme ce n'est pas permis ». Mena est la tentation du flic, qui se masturbe avec son fantasme, et se retrouve quotidiennement seul à seul avec elle, l'interrogeant sur les aspects les plus sombres de l'énigme, tour à tour en position de force et de faiblesse, mis à nu devant elle malgré sa position de voyeur. « La partie qui m'intéressait le plus, c'était la séduction du bourreau par la victime ».

Mais il y a également le major, lui aussi victime et bourreau, isolé politiquement, abandonné par ses appuis extérieurs, en proie au délire de persécution et qui, par là-même, tyrannise ses compagnons et son amie. Figure pathétique, réduite à l'impuissance, au sens propre comme au figuré, le major se démythifie lui-même, ainsi que sa propre cause. De conspirateur déterminé, il devient peu à peu animal aux abois, à l'image de ces chiens qui, sur le sable d'une petite plage portugaise finiront par dévorer son cadavre.

Superbe roman, où les genres et les voix s'entrecroisent dans un univers de désir, de folie et de mort, qui produit un terrible malaise, mais qui est aussi un cri de révolte, quasiment étouffé, contre l'impuissance et la fatalité.

Jacobo Machover